

A moi seul bien des personnages

John Irving

Seuil, avril 2013

480 pages, 21,80 €

Mondialement connu depuis le succès de son roman *Le Monde selon Garp*, John Irving fait partie des grands écrivains nord-américains de notre époque. Ses romans ont souvent un caractère épique, tout en étant parsemés de références à la vie de l'auteur et de thèmes récurrents : la lutte, les pensionnats de garçons de Nouvelle Angleterre, l'évocation de Vienne, les ours, Shakespeare... Son dernier roman *A moi seul bien des personnages* est bien plus intimiste, voire personnel, marqué par la fréquence des références à la jeunesse de l'auteur, même s'il faut se garder d'en faire une œuvre autobiographique.

C'est en fait d'un roman d'apprentissage qu'il s'agit, l'apprentissage à la fois sentimental et sexuel d'un narrateur qui se revendique comme bisexuel et aborde, de front, les thèmes de l'homosexualité et de la transsexualité. Jeune adolescent dans un pensionnat du Vermont dans les années 1960, le narrateur connaît ses premiers émois, balançant entre une bibliothécaire aux petits seins qui lui fait aimer Dickens et qui se révélera être l'ancien champion de lutte du lycée, et un élève d'une classe supérieure, aussi beau que charismatique et mystérieux. Régulant ses comptes avec une dynastie familiale et une bonne société puritaine qui refusent de voir la réalité des différences et excluent sans pitié ceux et celles qui les affichent, il mènera à bien la quête de son identité à travers de multiples détours, dans un univers où le théâtre – et plus précisément Shakespeare – semble scander la vie collective.

Rompant habilement avec la linéarité du récit et faisant d'incessants allers-retours entre le passé et les diverses expériences sentimentales qui ont marqué la

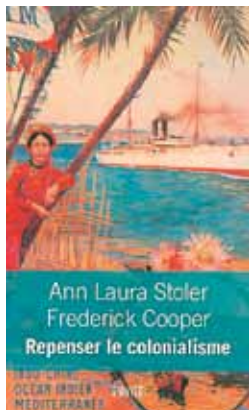


vie du narrateur, John Irving distille habilement les révélations sur chacun des personnages, sans que le récit ne perde jamais en intensité et que le lecteur ne sente son intérêt fléchir.

Si les années d'adolescence du personnage sont racontées avec humour et une forme de légèreté, au fur et à mesure que le récit avance, une émotion poignante traverse les pages pleines de sensibilité consacrées à l'épidémie du sida dans les années 1980, qui voit la mort atroce de la plupart de ceux que le narrateur a aimés ou fréquentés.

Rien de graveleux dans ce texte, même si la sexualité est présente sans fard, tout comme la mort, d'ailleurs. En revanche, ce récit romanesque et captivant, nourri de culture littéraire, est en même temps une leçon de tolérance et de liberté.

Gérard Aschieri,
rédacteur en chef adjoint d'*H&L*



Repenser le colonialisme

Ann Laura Stoler
et Frederick Cooper

Payot, janvier 2013

176 pages, 17,50 €

Plutôt que de raconter les colonisations du seul point de vue de la métropole ou de celui des colonies devenues indépendantes, Ann Laura Stoler et Frederick Cooper proposent de les englober dans une histoire des empires permettant d'étudier ensemble, dans leurs interactions réciproques, les puissances dominantes et les espaces dominés. Tous deux enseignent à New York, la première, anthropologue, historienne, spécialiste non seulement du colonialisme mais aussi de l'histoire du genre, à la New School for Social Research, et le second, historien spécialiste de l'Afrique au XX^e siècle, à la New York University. Pour eux, les colonies n'étaient pas des espaces vierges que l'Europe pouvait

modeller à son image ou exploiter selon ses seuls intérêts, et les États européens n'ont pas pu rester à l'écart des influences et des conséquences de leur conquête et de leur domination des territoires d'outre-mer. Les pays colonisés avaient une histoire avant l'arrivée des Européens, et l'Europe n'est pas sortie indemne du contact avec leur société comme du processus colonial. Les uns et les autres se sont mutuellement construits.

L'un des intérêts de ce livre est de s'interroger sur la façon dont les catégories de classe, race et genre ont contribué à définir une supériorité morale et à maintenir des différences culturelles qui, à leur tour, ont justifié différents degrés de violence. Le concubinage entre hommes européens et femmes asiatiques, dans les Indes néerlandaises ou en Indochine, a renforcé certaines hiérarchies de domination mais généré aussi des milieux domestiques et des chocs culturels qui ont ébranlé les modèles sociaux, dans les métropoles comme dans les territoires coloniaux. Les administrations coloniales se sont efforcées d'empêcher les Européens de « s'indigéniser » et de contenir la prolifération d'un métissage qui discréditait leurs prétentions à la supériorité, et donc la légitimité de la domination blanche. La « fabrication de la différence » n'était pas facile à mettre en œuvre aux colonies, et ce contact a eu des effets sur les sociétés européennes elles-mêmes. Le livre montre bien que l'Europe fut construite par ses projets impériaux, tout comme ceux-ci furent déterminés par les conflits qui se déroulaient à l'intérieur même du continent. C'est la contingence des connexions et les interactions entre métropoles et colonies que ce livre permet d'éclairer sous un jour nouveau.

Gilles Manceron,
membre du Comité central
de la LDH